



Adeline Fleury

LE CIEL EN SA FUREUR

“Adeline Fleury nous immerge dans
une atmosphère fascinante, et nous, lecteurs,
on n’en dort plus.” *LE CANARD ENCHAÎNÉ*



LE CIEL EN SES COUPS DE CŒUR

« On tremble, on est tour à tour intrigué.e.s
et horrifié.e.s, on rit parfois, mais surtout
on veut savoir comment tout cela va se terminer
et on ne lâche pas ce livre ! »

Librairie Vivement dimanche – Lyon

« Mystères et légendes normandes.
Fraîchement arrivées au village
et confrontées à l'hostilité des paysans,
Julia et la grande Stéphane se lient d'amitié.
Les deux femmes, qui travaillent parmi les animaux,
sont en première ligne lorsque des phénomènes
de plus en plus étranges se produisent.
Sur cette terre normande baignée de croyances
et de légendes, des secrets du passé ressurgissent,
la raison vacille, une malédiction semble poindre.
Un roman fascinant ! »

Librairie La Pensée sauvage – Metz

« Une fois le livre commencé, on ne le lâche plus.
L'écriture se savoure, poétique,
sensorielle, incisive par moments.
Un roman qui montre comment le mal peut,
dans le bon terreau, grandir et se propager.
Un coup de cœur pour ce roman envoûtant ! »

Librairie Coiffard – Nantes

« Adeline Fleury apparaît ici comme une digne héritière
de Coulon, Bouysse et Dieudonné ! »

Librairie Tome 5 – Thionville

Le ciel en sa fureur

DE LA MÊME AUTEURE
AUX EDITIONS J'AI LU

Les combattantes, Éditions Michel Lafon, 2022 ; J'ai lu, 2023.

ADELINE FLEURY

Le ciel en sa fureur

ROMAN



Adeline Fleury est représentée par SFSG Agency.
Ce texte a bénéficié de la bourse aux auteurs du CNL.

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous,
mais tous étaient frappés.*

Jean de LA FONTAINE,
Les Animaux malades de la peste

Incipit

La menace vient toujours du ciel. Ceux du lotissement le savent. Ils ont abandonné leurs activités dominicales et regardent en l'air, alertés par des coassements gras, épais et discontinus. Pourtant, ce n'est pas la saison des crapauds, en ce début d'hiver. C'est en mars qu'ils sortent de leur hibernation et en avril que démarre la saison des amours, la proximité des marécages justifiant parfois que les batraciens envahissent les jardins de ceux du lotissement. Ceux du lotissement ne connaissent pas la nature. Ce matin glacé, les gosses sont sortis tôt, réveillés par ces coassements qui ressemblaient à des grognements.

On appelle les habitants de cette zone pavillonnaire sortie de terre trois ans auparavant « ceux du lotissement » parce qu'ils ne sont ni paysans ni citadins, on ne sait pas trop ce qu'ils sont d'ailleurs. On appelle les habitants de cette zone pavillonnaire construite trois ans auparavant « ceux du lotissement » parce qu'ils n'ont pas vraiment d'identité, parce

qu'ils se ressemblent tous. Les mêmes maisons à un étage, à la façade beige déjà salie par les embruns, le vent et la boue, la porte du garage bordeaux, le portail bordeaux, les volets mécaniques assortis au portail et à la porte du garage. Le bordeaux ça fait noble, le bordeaux c'est élégant, avaient dû penser les urbanistes et architectes qui avaient imaginé le lotissement assis à leur bureau. Les mêmes voitures, grises ou blanches ou, encore, bordeaux. Ceux du lotissement travaillent souvent à la sous-préfecture, ils sont fonctionnaires ou commerçants, leurs enfants vont à l'école communale avec ceux des fermes et du village, mais les enfants de ceux du lotissement ne jouent pas avec les enfants des fermes et du village. Ils ont les mêmes vélos tout-terrain, les mêmes joggings avec des bandes fluo sur les bras et les jambes, ils ont des walkmans, regardent la télé le mercredi après-midi, ils attendent avec impatience l'arrivée de dessins animés venus du Japon. Ceux du lotissement prennent toujours la voiture, font leurs courses au supermarché à l'entrée de la sous-préfecture, ils ne viennent presque jamais au village et, au village, personne ou presque ne connaît le nom de ceux du lotissement. Ceux du lotissement ne fréquentent pas Le Trou normand, le bar-tabac de la place du village, l'apéro ils le prennent en famille, juste avant la grand-messe du *20 heures* présenté par la dame au brushing. Ceux du lotissement ont un quotidien réglé comme du papier à musique. Ils vivent à la campagne sans en profiter, enfermés

dans leur maison témoin, leur voiture témoin et leur sexualité témoin, celle du samedi soir conjugal.

Le lourd bruissement intrigue les enfants de ceux du lotissement. Les gosses sont tous sortis au même moment et ont regardé le ciel comme s'ils y cherchaient des ovnis. Puis ils comprennent, et portent leurs regards au fond des jardins, bien au-delà des portiques sur lesquels couinent des balançoires. Alors ils se mettent à marcher mécaniquement jusqu'au bosquet qui délimite chaque parcelle de terrain. Les geignements sont de plus en plus assourdissants, c'en est presque douloureux, les enfants portent leurs mains aux oreilles pour atténuer le bruit, certains se mettent à pleurer. Ils ne savent pas pourquoi.

Les gosses approchent en même temps des arbres dénudés en cette période de l'année, la mélopée cesse brutalement. Ils sourient, soulagés, ils vont pouvoir rentrer, ce n'était rien, peut-être une hallucination sonore, un rêve éveillé collectif, puisqu'ils sont liés et déterminés par la même réalité sociale et spatio-temporelle constituée par le lotissement – après tout, le lotissement détermine leurs actes, leur façon de s'habiller, de manger, de jouer, de penser, de rêver même. Ils n'envisagent pas de quitter le lotissement, les enfants de ceux du lotissement deviendront à leur tour ceux du lotissement. Le lotissement protège, englobe et enferme à la fois.

Les gamins s'apprêtent à rentrer dans leur petit confort à volets bordeaux, à sofas fleuris et tables basses en verre. Le dimanche sera lent, plein d'ennui qui rassure, de mains salies par le jus du poulet et par les chaînes de vélo dérailées, de goûters BN et Choco Prince, de devoirs bâclés sur le coup de dix-sept heures, de cris des mères au moment du lavage de dents que l'on fait traîner jusqu'à bien après le début du film du soir. Les gosses du lotissement aiment ces journées marquées de rituels immuables. Il ne fallait pas que quelque chose vienne gripper cette mécanique ronronnante. Alors que tous les autres sont déjà sur le pas de la porte d'entrée, l'enfant du pavillon numéro 13 se retourne, intriguée par un bruit dans les feuillages. Les autres l'imitent, unis par la même appréhension, tout en demeurant en retrait. La fillette du pavillon numéro 13 est la cheffe du clan, elle donne les ordres, même aux garçons, et ils les exécutent. C'est elle qui décide qui a le droit de jouer aux balançoires de l'aire de jeux du bout du lotissement, elle qui choisit qui peut participer aux parties de foot sur le terrain municipal tout proche, elle encore qui répartit les goûters. Ce n'est pas une paysanne, la fillette du pavillon numéro 13, elle ne tolère donc aucun enfant d'éleveurs et d'agriculteurs au sein du clan, quelques villageois et encore, ceux du lotissement ont une géographie et un mode de vie à part, la gamine tient à marquer la différence.

La fillette du pavillon numéro 13 se fraie un chemin dans les buissons, elle cogne contre un ballon, le jaune, celui que les gosses cherchent depuis plusieurs jours – elle se baisse pour le ramasser et le jette, triomphale, à l'un de ses camarades restés sur le gazon. Le vent agite les feuillages, et le bruit reprend de plus belle, comme un vrombissement. Ça provient de près de la clôture, celle qui sépare le lotissement de la campagne – ceux du lotissement n'habitent pas la campagne mais le lotissement. L'enfant du pavillon numéro 13 s'enfonce, elle est presque à la barrière. Le bruit cesse, elle s'immobilise, nouveau grondement, elle lève un pied, elle est tout près de la clôture désormais, son pied se pose sur quelque chose de glissant, *splash*, l'enfant du pavillon numéro 13 sent les poils sur sa nuque se hérissier, elle inspecte sa chaussure, une matière gluante colle à sa semelle, elle esquisse une moue de dégoût, « beurk », quand une minuscule grenouille lui saute au visage. D'abord effrayée, elle pousse un cri de surprise, tombe à la renverse – puis se met à rigoler : « Ce n'est qu'une toute petite grenouille ! » lance-t-elle aux autres gamins en suspens. Les enfants de ceux du lotissement communient dans un éclat de rire libérateur. Avant le silence, la sidération. Derrière l'enfant du pavillon numéro 13, une masse noire s'est formée, le bruissement s'amplifie, monstrueux. L'enfant du pavillon numéro 13 se retourne, elle pousse un hurlement assourdissant. Des coassements gras lui répondent, recouvrant

dans un vacarme plaintif tous les autres bruits de la nature. De gros crapauds bondissent des bosquets, des centaines de batraciens affolés et baveux, ils chargent les enfants qui hurlent de peur et se réfugient chez eux, les crapauds s'écrasent contre les portes et les baies vitrées. Des petites grenouilles brunes tombent du ciel. Ceux du lotissement ferment leurs volets bordeaux, ceux du lotissement sont terrorisés. Le corps de l'enfant du pavillon numéro 13 gît au milieu des feuillages, secoué de spasmes, couvert d'un liquide visqueux. L'assaut des crapauds ne dure qu'une dizaine de minutes, peut-être même pas plus de cinq minutes, mais semble une éternité à ceux du lotissement. La mère épouvantée de la fille du pavillon numéro 13 n'arrive pas à déverrouiller la porte d'entrée, des morceaux de crapauds bloquent la clenche.

Les pluies de crapauds annoncent l'apocalypse. Certains ont lu ça dans la Bible. La pluie de grenouilles figure en second sur la liste des dix plaies d'Égypte qui, selon l'Exode, ont été infligées par Dieu à l'Égypte pour libérer son peuple prisonnier. Les gendarmes et pompiers ne tardent pas à arriver dans la zone pavillonnaire, ils ne viennent jamais ici car d'habitude il ne s'y passe rien. Le duo de gendarmes qui officie au village et dans la campagne alentour se serait bien passé de cette intervention qu'il n'arrive pas à prendre vraiment au sérieux. Quand ceux du pavillon 13 ont appelé la gendarmerie, les deux compères ont d'abord cru

à un canular, mais quand ils ont entendu les sirènes des pompiers, ils se sont dit qu'il fallait au moins aller constater les dégâts. Là, ils restent totalement abasourdis : des pelouses recouvertes de petits cadavres, certains réduits en une bouillie visqueuse sur l'herbe devenue marronnasse. Des grenouilles agonisantes jonchent les paillasons. Le ciel s'est calmé, un silence étrange plane sur le lotissement. Les habitants sortent constater les dégâts. Personne n'ose commenter, la sidération s'est emparée de ceux du lotissement.

La femme du pavillon 13 serre très fort contre elle sa fille tremblante et visqueuse.

Sur la pelouse du pavillon 13, l'adjudant-chef ramasse un crapaud ou ce qu'il en reste, l'examine. La femme du pavillon 13 affirme que c'est une punition divine, le gendarme tente de la ramener à la raison, une tornade, un violent orage, l'enchaînement des tempêtes peuvent entraîner un phénomène d'aspiration des animaux, les déplaçant loin de leur milieu naturel. Ces choses-là arrivent, très rarement, mais elles arrivent. L'adjudant-chef le répète comme s'il cherchait à s'en persuader lui-même. Son acolyte bredouille qu'une même « pluie animale » a été observée trois ans auparavant en Bretagne après une forte tempête, des poissons étaient tombés du ciel, et qu'en Guyane c'était arrivé avec des araignées, et que c'était plus effrayant.

La femme du pavillon 13 sanglote comme une fillette, elle dit qu'elle ne s'en remettra

pas, que sa gamine ne pourra pas vivre normalement après ça. Elle s'affale sur le gravier beige et gris souillé par la bave et le sang des crapauds. Elle dit qu'il se passe des choses pas claires depuis une semaine, que les chiens de ceux du lotissement ont un drôle de comportement, ils hurlent à la mort tous les soirs et répondent aux chiens du camp de Gitans, ils montrent les crocs sans raison, et détalent la queue basse au moindre bruit suspect.

Et puis il y a ce gosse blond au visage de vieux qui rôde tout le temps, observant les enfants du lotissement dans leurs jeux. Elle ne le sent pas ce gamin, c'est celui de la ferme aux vaches, elle ne connaît pas le nom de ses parents, mais elle sait qui il est. Les enfants du lotissement ne l'aiment pas trop, à l'école il est sauvage. Il était encore là aujourd'hui, juste avant la pluie de crapauds. D'ailleurs les coassements avaient commencé en sa présence. Comme si le gosse annonçait des malheurs.

L'adjudant-chef s'accroche à son constat scientifique : cette averse de batraciens est uniquement liée à des conditions météorologiques particulières, pas besoin d'en faire tout un foin. Personne n'est blessé, les enfants ont eu plus de peur que de mal. Et ceux du lotissement s'en remettront bien vite et retourneront à l'immobilité de leur dimanche et à leur quotidien sans accroc. Oui mais le gosse de ceux des vaches ? La femme du pavillon 13 insiste, elle est certaine qu'il est lié à la pluie de crapauds. L'adjudant-chef peste, il commence à en avoir

ras le bol de cette histoire de même bizarre, les enfants spéciaux ce n'est pas ce qui manque dans le coin. Il se demande pourquoi chaque fois qu'il se passe quelque chose on incrimine le gamin blond de la ferme aux vaches. Il ne fait rien de bien grave le p'tit, il erre voilà tout. Et puis, un gosse tout seul, aussi fêlé soit-il, ne peut pas causer un tel déplacement de batraciens, même avec une arbalète ou en balançant des cailloux ! La femme du pavillon 13 en convient, mais quand même, il faut surveiller le gamin, elle le répète presque au bord des larmes. Le mari du pavillon 13 marmonne qu'il est temps de rentrer, il s'impatiente et tire son épouse par la main, les premières notes psychédéliques du générique de l'émission de foot retentissent déjà, une légende du ballon rond court les bras levés en signe de victoire sur le petit écran qui trône au milieu du salon. Les femmes comprennent que les hommes ne les aideront pas à nettoyer la matière visqueuse formée par les dépouilles, elles y passeront leur dimanche, sans rechigner. C'est le lot des femmes de ceux du lotissement. Elles se mettent déjà au travail, équipées de grands sacs poubelle et de gants de vaisselle. Leurs gestes sont las et mécaniques, ce ne sont pas des femmes, ce sont des robots. Les gendarmes s'en retournent à leur camionnette, la tête basse, pas vraiment convaincus par leurs propres explications. Cette terre normande est parcourue d'ondes étranges, d'énergies

contradictoires qui secouent les habitants et fragilisent les nouveaux arrivants.

La menace vient du ciel. Ou bien d'ailleurs.

*

La lune est énorme. Elle habille de blanc les marécages brumeux. Elle les enveloppe d'un voile laiteux. Pas un animal ne bouge, aucun souffle de vent ne meut les végétaux, tout semble se figer sur le passage du géant. Il a terminé sa course. Il est immobile. Sa rage aussi. Elle est bloquée dans sa large poitrine. Intacte et cruelle. Comme un poignard fiché là depuis toujours. Une éternité déjà. Il n'est plus que haine et colère, pourtant il fut un temps où il avait le cœur pur. Le colosse se tient en haut de la grande dune, bras écartés face à l'astre, les paumes offertes aux éléments, la bouche grande ouverte mais muette. Aucun cri ne sort. L'air s'engouffre entre les mâchoires qui pourraient broyer un rat ou bien sectionner un bras. La lune enfle et vire rouge.

Ce soir, la lune de sang emplit les ténèbres.

1

La maison est pleine de mouches. La Vieille s'en fout des mouches. Ça pue pas les mouches, c'est tout le reste qui pue. Le sol poisseux, les couvertures pleines de poils de chien, les jets de pisser du chat contre la porte de la cuisine – il ne supporte pas de voir une porte fermée, ce chat. La Vieille dit que chez elle ça pue pas plus que chez d'autres. C'est la campagne, on va pas faire de manières. La maison de la Vieille est située au bout d'un chemin boueux, inaccessible en voiture quand il pleut trop. Des poules rousses traversent le jardin. Un berger allemand à l'arrière-train affaissé quémande quelques caresses. La façade de la maison est entièrement mangée par la vigne vierge, il y a longtemps que la Vieille a abdiqué face à la nature. Tant pis pour les guêpes qui y nichent en été. Les guêpes, ça pique seulement si on les emmerde.

La porte est toujours ouverte, pas besoin de sonner ni de frapper. La Vieille est toujours là. Elle en est à sa cinquième visite depuis ce

matin. Ça défile. Des jeunes, des vieux, des cas désespérés, des hypocondriaques. On vient même de la ville pour la consulter. La Vieille, on ne la trouve pas dans l'annuaire, on atterrit chez elle par le bouche-à-oreille. On se passe son numéro sous le manteau. C'est un peu une légende. Elle possède un fluide, comme on dit, elle coupe le feu, remet les os en place et dénoue les muscles, comme ça, en approchant les mains des corps. Un don qui se transmet de femme en femme depuis des générations. Dans le coin, quand le médecin de famille fait défaut, on va voir la rebouteuse. Magnétiseuse, un peu sorcière, on ne sait pas trop, mais quand on sort de chez la Vieille, on se sent mieux.

La Vieille a soigné l'eczéma qui ravageait le visage et les mains de la petite Émilie, remis en place le genou du père Claude – sans elle, il ne serait jamais retourné aux champs –, et on dit même qu'elle a sauvé la Paule d'un cancer en phase terminale. Parfois on va voir la Vieille juste pour parler, il paraît qu'elle soigne aussi les âmes tourmentées, fait disparaître les peines de cœur, comme ça juste en posant sa main sur la poitrine, en silence. Pas de gri-gri, pas d'amulette, de formules magiques ou de prières. Le bon Dieu, il n'a pas que ça à faire. La Vieille, elle n'y croit plus au bon Dieu depuis qu'on lui a enlevé son P'tit Jojo. Un soir, Jojo n'était pas rentré de l'école. Ça va faire bientôt quinze ans. On avait retrouvé le corps du gosse de dix ans au bord de la départementale. Il reposait sur le flanc comme un renard ou un

lièvre écrasé, une éclaboussure de sang sur le front. À la morgue, la Vieille avait regardé le visage apaisé de son enfant. Pas une larme, pas un cri d'effroi, pas une parole de mère éplorée. Elle avait remis le drap sur le petit corps, et s'en était retournée chez elle. Elle avait trop à faire avec ses visiteurs. Elle ne dit jamais ses « patients ».

Elle n'est pas si vieille la Vieille, on l'appelle comme ça depuis qu'elle a épousé le Vieux. Elle est devenue la Vieille à vingt-six ans. Elle était fière le jour de son mariage. Qu'importaient les commérages, le qu'en-dira-t-on, la désapprobation de ses parents. Elle épousait un homme de vingt ans son aîné. Sur la photo de mariage, prise sur le parvis de l'église du village, on reconnaît la Vieille avec dix kilos de moins mais tout de même engoncée dans sa robe Chantilly. La mariée un peu gauche donne fièrement la main à un grand gaillard au teint violacé. On ne peut pas rater la photo, elle est posée sur le bureau de la Vieille, au milieu d'un tas de paperasserie, d'un amoncellement de lettres de remerciements manuscrites de personnes qu'elle a guéries, de jouets du chien, de papiers de barres chocolatées, elle adore ça les barres chocolatées la Vieille, surtout les « deux doigts coupe-faim », ceux de la pub avec les hommes torse nu. Sur le cliché jauni par le temps et recouvert de poussière, elle sourit comme jamais elle n'a souri depuis. Le Vieux, c'était un sacré bonhomme avant la mort du P'tit Jojo. Toujours le premier levé dans la baraque, et le

dernier couché. Faut dire qu'un véto dans ces contrées, ça ne chôme pas. Entre les vêlages difficiles des vaches, les blessures des chevaux de course, les moutons à moitié bouffés par les renards, le Vieux ne manquait pas de boulot. Il ne faisait que les gros animaux. À force, il s'était bousillé le dos. Même les mains de la Vieille n'avaient pas suffi à remettre d'aplomb sa carcasse de costaud. Aujourd'hui, c'est la petite qui a repris le flambeau. Julia, une fille de la Grande Ville. Elle a un cabinet de vétérinaire au village mais elle soigne surtout les animaux de ferme. Elle se débrouille bien. Faut dire que le Vieux ne lui a pas fait de cadeaux à son arrivée. Il l'a formée à la dure, et a eu du mal à la faire accepter par les paysans. Une femme véto, ça passe mal dans le coin. Julia leur rend visite, à lui et à la Vieille, une fois par semaine. Le dimanche, pour le café. Le Vieux passe son temps dans la cuisine, au milieu de la fumée de cigarette. Il fume trop, des Gitanes du matin au soir. Ça s'est accentué depuis la disparition du P'tit Jojo. Il va en crever, c'est certain. Il s'en fout. Soixante-dix-huit ans c'est déjà pas mal. La Vieille se débrouillera bien sans lui, elle fait tourner la baraque depuis qu'il a pris sa retraite. Si elle ne réclame pas d'argent à ses visiteurs, ils lui laissent souvent des billets de cent francs. Avec la pension du Vieux, les œufs des poules, les patates et les salades du potager, ça suffit pour tenir tout le mois. Et puis, il y a la soupe à l'oignon. On y trempe le pain durci, même parfois un peu

rassis, ça nourrit son homme, avec un bon coup de rouge par-dessus. La viande, on va une fois par semaine en acheter chez le boucher du village, et puis, comme la Vieille apaise les rhumatismes des marins pêcheurs, la plupart la paient en maquereaux et en moussettes qui pullulent à la belle saison, la Vieille raffole des pinces de ces araignées de mer juvéniles. Ils ne sont pas à plaindre. Pendant que la Vieille est en consultation, il regarde la télé. Il n'avait jamais regardé la télévision auparavant. En fait, il ne la regarde pas vraiment. Il l'écoute. C'est comme un bruit de fond rassurant. Le matin, il écoute les feuilletons à l'eau de rose, ceux qui parlent d'amour, gloire et beauté et le journal à treize heures. Le présentateur va bientôt se faire virer, ça le met en rogne ça, le Vieux. Il se demande bien qui ils vont mettre à la place. Il n'aime pas trop le changement. Le présentateur, c'est un peu comme un bon copain, on ne peut pas le lui enlever comme ça, brutalement. Tous ces « madame monsieur bonjour », le Vieux a l'impression que le présentateur ne s'adresse qu'à lui. Une complicité pareille c'est rare. Il ne sait pas trop comment il va faire avec un nouveau compagnon dans le petit écran.

Après le journal, place aux courses de chevaux. Dans le coin, on ne plaisante pas avec les courses. C'est sacré. Le Vieux, il joue rarement au turf. Ce qu'il aime, c'est la beauté des canassons. Sans avoir mis les pieds dans un hippodrome, il connaît tous ceux de France. Vincennes pour le trot, Auteuil pour le galop,

Enghien-les-Bains, La Touques, Graignes, Cagnes-sur-Mer... Des noms qui le font plus rêver que Los Angeles, Papeete ou Venise. Les chevaux le font voyager. Surtout un, le roi des trotteurs. Sinbad. Faut voir l'étalon s'élancer oreilles couchées et allonger sa foulée pour remonter tous les autres à la corde et finir par les écraser sur la ligne d'arrivée, la queue haute. Il en a procuré de la joie, Sinbad, aux turfistes, il a même fait pleurer des hommes. Ici, les hommes ne pleurent jamais. C'est dire.

Le pur-sang trône fièrement au-dessus de la cheminée. Cette année, l'alezan devrait remporter son troisième Prix d'Amérique. La course a lieu à la fin du mois mais le Vieux a déjà mis des fanions bleus et jaunes aux couleurs de la casaque de son champion un peu partout dans la maison. C'est la fête avant l'heure de la victoire. La Vieille, elle s'en tape un peu des canassons, mais ça occupe le Vieux. Faut dire qu'il a toujours été un bon Vieux, il lui a toujours foutu la paix. Jamais une insulte, jamais un reproche, ils s'aiment dans l'absence amère du P'tit Jojo. Ils s'aiment sans jamais se toucher, ils vivent à côté, c'est tout.

Ça toque à la porte. Le Vieux ne bouge pas. Il entend la voix éraillée de la Vieille. Comme d'habitude, elle ne va pas ouvrir. Elle se contente d'un mécanique : « Poussez la porte, c'est au bout du couloir. » C'est la Grande Stéphane. Le Vieux n'en revient pas de la voir ici. La Grande Stéphane est impressionnante. Un bon mètre quatre-vingts, une carrure

de nageuse portée par de longues jambes musclées, un visage carré et un regard grave et décidé. C'est une sacrée nana. Personne n'ose l'approcher. Elle est nouvelle dans la région, s'est installée au village durant l'été. La quarantaine à peine entamée, elle avait changé de vie brutalement. Elle se livrait peu la Grande Stéphane, par bribes, comme si elle avait quelque chose à cacher. Elle vient de la ville, comme Julia, d'ailleurs elles sont devenues inséparables. Leurs métiers les ont rapprochées. On ne sait pas ce qu'elle faisait avant, mais la Grande Stéphane est aujourd'hui maréchale-ferrante. Elle s'est formée sur le tas. Elle pique de plus en plus la clientèle de Théo Lamort. Faut dire qu'elle a la santé, alors que Lamort vieillit. Mais les anciens font toujours appel à lui, ils se méfient de cette impressionnante femme de la ville aux manières d'homme. Les jeunes du centre équestre et les éleveurs de chevaux de courses, eux, ils ont besoin que ça aille vite.

On voit souvent Julia et Stéphane au Trou normand, le bar de Lili et Léon. Elles boivent des bières. Elles ont une sacrée descente, les deux filles. Des femmes qui boivent au comptoir on n'a pas l'habitude ici. Elles n'ont pas besoin des hommes pour boire. Elles se retrouvent vers dix-huit heures trente pour l'apéro, et personne n'ose les déranger. Une fois, le Julot a tout de même essayé. Il aime bien Julia, le Julot. Célibataire de trente-cinq ans, normal qu'il tente sa chance. Il est pourtant pas mal.



14309

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 5 janvier 2025*

Dépôt légal janvier 2025
EAN 9782290406816
OTP 9782290406816-632641

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion